

« Une précision de libellule »

Denis ROCHE

1. Il faut bien oser, c'est-à-dire commencer. Dans une sorte de vision picturale claire, je dirais ceci : Sartre dans sa pensée, dans ses écrits, dans ses attitudes, dans ses engagements est à la fois, apparition oblige, la mangrove et la canopée. Tout en bas, il est ces poissons hors d'eau courant partout, les yeux comme des périscopes sans cesse en alerte, rampant à toute allure sur leurs nageoires ; tout en haut, il est ce calao méfiant et flamboyant, criillant d'une voix cassée, l'œil vissé en permanence sur l'horizon des feuilles. C'est comme ça que je le vois, énorme métaphore enchantée. Tapisserie tenace. Filtre du monde, couleur du temps.

(Ce n'est pas pour rien, n'est-ce pas, que Sartre et Beauvoir s'étaient surnommés entre eux Kobra et Castor.)

2. Dans son *Dictionnaire amoureux de Venise*, d'une lecture particulièrement jubilatoire, Sollers rapporte en détail, citant longuement les souvenirs de Beauvoir, les déambulations nocturnes de Sartre et de sa compagne à travers les ruelles désertées de Venise, en 1933 notamment. Simone : « Nous avons traîné dans les cafés, jusqu'à leur fermeture ; nous nous sommes assis sur les marches de la place Saint-Marc ; nous avons marché le long des canaux. Tout se taisait ; sur les *largo* on entendait, à travers les fenêtres ouvertes, la respiration des dormeurs. Nous avons vu le ciel blanchir au-dessus des Fundamenta Nuova ; entre le quai et le cimetière, des barques, larges et plates, glissaient comme des ombres sur les eaux de la lagune... » Et puis plus loin :

« Alors, nous allâmes prendre une chambre, et dormir. Sartre me dit plus tard que tout au long de cette nuit une langouste l'avait suivi. »

3. Il y a quelque temps, il m'arriva d'avoir à passer un certain nombre de matinées dans un petit bâtiment de briques, au fond d'un vaste périmètre hospitalier. Quatre heures d'affilée chaque fois, assis sous une potence à perfusion. Le premier jour, au moment de partir de chez moi, je pris au hasard sur une étagère un livre dont je ne savais rien (un livre contient toujours quelque chose) sinon qu'il avait été écrit par Thomas Bernhard. Il y a des potences qui vous portent la poisse. Ou un hasard qui se fout de votre gueule. Le narrateur de ce roman, en l'occurrence, séjourne dans un pavillon d'hôpital réservé aux cancéreux et raconte la vie de son ami qui est dans un autre pavillon, pas très éloigné, qui abrite les déments. Il avait suffi des quatre premières pages du

livre pour me régler mon compte. Je laissai échapper un rire cassé, jetai le livre sous un lit et m'occupai le reste du temps, comme tout un chacun sous sa potence, à feuilleter des magazines dans lesquels tout le monde est beau et où personne ne meurt.

À la séance suivante, j'emportai un Sartre, *la Reine Albemarle*, que je ne connaissais pas. Et voilà, la vie était enfin de retour : légère, vive, parfumée, inventive, souple comme une jeune peau, allègre comme une première note, dansante comme une pluie, inimitable et délicieuse. Un peu de Rome, un peu de Capri, beaucoup de Venise. Des souvenirs de voyage. C'est le Sartre du bonheur sensuel, le Sartre insatiable, virevoltant de phrase en phrase avec une précision de libellule.

Je m'étais longtemps demandé ce que je pensais vraiment de Thomas Bernhard. Maintenant je sais que je ne l'aime pas du tout. Trop épais, mon vieux. Beaucoup trop épais.

4. Je suis très reconnaissant à Sartre d'avoir parlé de Wols comme il l'a fait, notamment dans cet admirable texte intitulé « Doigts et non-doigts » (repris dans *Situations IV*) et qui commence ainsi, de manière si fraternelle : « J'ai connu Wols en 1945, chauve, avec une bouteille et une besace. Dans la besace, il y avait le monde, son souci ; dans la bouteille, sa mort. Il avait été beau, il ne l'était plus : à trente-trois ans, on lui en eût donné cinquante sans la jeune tristesse de son regard. Tout le monde à commencer par lui pensait qu'il ne ferait pas de vieux os. Il me l'a dit plusieurs fois sans complaisance, pour marquer ses limites. Il avait peu de projets : c'était un homme qui se recommençait sans cesse, éternel dans l'instant. Il disait toujours tout, d'un seul coup et puis de nouveau tout, autrement. »

Idem, Genet, sur Giacometti. Mais surtout le splendide texte que Beckett a consacré à Bram van Velde.

Voilà pourquoi je me permets d'imaginer la scène suivante.

5. Musée d'Orsay, début janvier (je n'y avais pas mis les pieds depuis des années), décidé à voir l'exposition Stieglitz. D'abord il y a ses photos, puis la reprise d'une expo qu'il avait organisée dans sa galerie 291, puis des oeuvres d'amis, puis un long couloir avec un grand nombre de ses photos, puis des tableaux peints par sa femme, Georgia O'Keeffe, puis encore une présentation de sa revue *Camera Work*. Suivant un fléchage impératif, à nouveau des photos de Stieglitz, mais cette fois, c'est à part parce que c'est la donation que sa veuve a faite au musée. Il faut donc la montrer comme telle. Tout ça, au fond, cet exhibitionnisme pépère de l'art, n'est pas très différent de la célèbre présentation de mode ecclésiastique sur patins à roulettes qu'avait imaginée Fellini dans un de ses films.

Maintenant je sais ce que j'ai toujours pensé de Stieglitz.

Je sors du bâtiment en courant. À droite, sur le quai, un taxi est arrêté. Je me précipite, la portière est ouverte de

mon côté, une main secourable se tend vers moi, m'invitant à monter. C'est Sartre, l'air réjoui, l'œil pétillant. « Montez donc, cher ami, on va discuter ! » On démarre, il commence à pleuvoir ou bien c'est la nuit qui tombe, je ne sais plus. Sartre est tourné vers moi, il secoue ses bras : « Allez ! Annoncez la couleur ! C'est à vous de jouer ! » J'hésite un peu, mais non, je pense au calao moqueur dans ses arbres : « Bon, d'accord. Je propose l'énoncé suivant : L'art est un cholestérol. Qu'en pensez-vous ? »

La voiture prend le pont sur les chapeaux de roue, le rire

de Sartre enfle de plus en plus, le fou rire nous prend tous les deux, il se tape sur les cuisses (il faisait ça très bien, vous savez), et moi je suis plié en deux. Le rire perlé de Sartre s'insinue partout, il s'enfuit par les fenêtres, il roule sur lui-même, il tourbillonne, et dans le sillage de la voiture, il forme de longs chapelets de bulles irisées.

DENIS ROCHE

Publication originale : *Libération*, n° 7413, 11 mars 2005, p. 48

republication le 18 avril 2020 sur le site : <https://axolotl-denisroche.com/>

